Ami du Clergé du 24 septembre 1936

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Pour la fête du T. S. Rosaire. — L'utilité du chapelet, 561.
Pour la fête des Saints Anges gardiens. — Nos bons anges, 562.
Cours de prônes sur les Evangiles. — LVII. *18e Dim. après la Pentecôte :* Le divin Médecin des âmes et des corps, 564. — LVIII. *19e Dimanche :* Du peu de souci des hommes pour leur salut, 566.
Neuvaine préparatoire à la fête d'un Saint. — VII. Obligations du chrétien : Soyez de vrais chrétiens, 568. — VIII. Obligations du chrétien : Avoir conviction et courage, 570. — IX. Obligations du chrétien : Soyez des âmes de sacrifice, 572.
Les personnages évangéliques. — LXXX. L'enfant aux cinq pains, 574.

POUR LA FÊTE DU T. S. ROSAIRE

L'UTILITÉ DU CHAPELET

Mes frères,

Je voudrais, en cette fête du Saint Rosaire que l'Eglise célèbre avec tant d'amour, je voudrais vous inspirer une grande dévotion pour le chapelet, que vous auriez avantage à réciter chaque jour.

I

Vous savez quelle a été l'origine de cette dévotion, chère aux âmes pieuses.

C'était au XIIIe siècle ; l'hérésie des Albigeois exerçait ses ravages dans le Midi de la France. Ces hérétiques niaient toutes les vérités de notre sainte religion : Dieu, N.-S. Jésus-Christ, la Sainte Vierge, l'Eglise, les sacrements, le sacerdoce, le culte des saints, ils ne laissaient debout aucune de ces croyances. Jugez alors de ce que devait être leur morale. Leur perversion était complète ; ils poussaient leurs aberrations jusqu'au point de prétendre ériger l'immoralité en vertu.

Aussi avaient-ils par-dessus tout la haine du catholicisme ; et pour satisfaire cette haine, leurs nombreuses bandes parcouraient en armes le Languedoc, incendiant les villes et les villages, pillant les églises et les monastères, mettant à mort quiconque refusait d'embrasser leur doctrine. C'étaient de tous côtés l'épouvante et la désolation.

Les pouvoirs publics intervinrent pour réprimer ces horreurs par la force. Une croisade même fut organisée contre eux. Les Albigeois furent vaincus, mais non domptés. Car s'ils n'osaient plus tenter de nouveaux coups d'audace, une sourde hostilité continuait à régner dans leur cœur contre les catholiques ; ils restaient fanatiquement attachés à leurs erreurs et ils n'attendaient que l'occasion et le moyen de pouvoir recommencer leurs destructions et leurs massacres.

C'est alors que S. Dominique fut envoyé de Dieu à ces peuples pour essayer de les convertir. Animé, dit-on, par une apparition de la Sainte Vierge, le saint apôtre entreprend sa tâche avec ardeur. O merveille ! à partir de ce moment, grâce à l'efficacité du Saint Rosaire, dont S. Dominique propage la dévotion, les conversions se multiplient, les résistances les plus indomptables cèdent, et, avant qu'un an se soit écoulé, plus de cent mille hérétiques ont abjuré leurs erreurs et sont devenus des fidèles du Christ.

Depuis lors, le Saint Rosaire fut en honneur dans l'Eglise et regardé comme un puissant moyen de protection. Chaque fois que la chrétienté fut en péril, les papes y eurent recours, les peuples se tournèrent comme d'instinct vers la Vierge du Rosaire et jamais le secours d'En-haut ne tarda à se faire sentir.

II

M. f., de nos jours, sans vouloir pousser le tableau au noir, il semble que, à certains points de vue, la situation soit aussi désolée qu'à l'époque des Albigeois. Ne sont-ce pas de tous côtés les mêmes négations ? On ne respecte aucune vérité religieuse : toutes sont battues en brèche, et ces attaques sont d'autant plus perfides qu'elles se produisent sous le couvert d'une fausse science qui en impose au vulgaire.

N'est-ce pas le même débordement de mauvaises mœurs ? On ne cherche que le plaisir avilissant : c'est partout la corruption ; ici elle s'étale en plein jour, là elle se dissimule sous des dehors élégants, mais pourtant elle est également dangereuse. N'est-ce pas aussi la même haine du catholicisme ? Oui, c'est cette haine qui fait qu'on bannit Dieu de l'hôpital, du sein de l'armée, du palais de justice, de l'école, en attendant qu'on puisse le chasser même de l'église. C'est cette haine qui fait qu'on cherche à priver le catholique de ses droits les plus incontestables, qu'on ne cesse de le poursuivre, de l'inquiéter, qu'on fait peser sur lui une vraie tyrannie, tandis que les privilèges, les faveurs sont uniquement pour les autres.

Dans cette guerre, si nous n'avions à compter que sur nos propres forces, la situation paraîtrait désespérée. Mais nous avons pour nous la Vierge du Rosaire. C'est elle que le pape Léon XIII nous a engagés à invoquer dans les temps mauvais que nous traversons, et pour cela il a institué les prières publiques du mois d'octobre. C'est vers elle que, à leur tour, ses successeurs nous exhortent à tourner nos regards et nos supplications. L'Eglise peut lui adresser en toute vérité cette louange : « Seule vous avez détruit toutes les hérésies dans le monde entier. » Elle est appelée à juste titre secours, défense des chrétiens : *auxilium christianorum*.

Aimons donc à la saluer par les *Ave Maria* qui composent le Saint Rosaire ; elle réduira à

l'impuissance les hérésies contemporaines, elle ramènera parmi les peuples la foi, le respect de la religion, la pratique de la vertu, la pureté des mœurs, et elle assurera le triomphe des enfants de Dieu sur les suppôts de Satan, c'est-à-dire qu'elle écrasera de nouveau la tête du serpent infernal, comme elle n'a cessé de le faire à travers les siècles.

III

Et pour nous individuellement, que de grâces nous retirerons de cette dévotion : grâces de sanctification, grâces de préservation, grâces de glorification !

En effet, en méditant avec piété sur les mystères joyeux, il n'est pas possible que nous ne concevions pas de l'estime pour l'humilité, la charité, le détachement des biens de ce monde, la recherche empressée de Jésus, la joie de le retrouver, ces aimables vertus dont la Sainte Vierge nous donne l'exemple et que nous nous appliquerons à pratiquer.

En méditant également avec ferveur sur les mystères douloureux : l'agonie de Jésus au jardin des Oliviers, sa flagellation, son couronnement d'épines, le portement de la croix, sa mort sur la croix, en méditant sur ces cruelles souffrances endurées par Notre-Seigneur par amour pour nous, il est impossible que nous ne concevions pas une grande douleur de nos péchés et que nous ne prenions pas la ferme résolution de les éviter à l'avenir.

Et les mystères glorieux, la résurrection de Jésus, son ascension au ciel, la descente du St-Esprit sur les Apôtres, puis l'assomption de la Sainte Vierge, son couronnement au ciel, ne sont-ce pas là des sujets bien propres à nous détacher de l'affection aux choses d'ici bas, à exciter dans nos cœurs le désir du ciel et à nous faire prendre les moyens qui nous assureront cette conquête ?

D'un autre côté, les prières qui composent le Saint Rosaire : le *Credo,* où les Apôtres ont renfermé les vérités qui sont le fondement de notre religion ; le *Pater,* la prière qui nous a été enseignée par N.-S. Jésus-Christ lui-même ; l'*Ave Maria,* composé des paroles que l'ange adressa à Marie quand il vint lui annoncer qu'elle serait la Mère de Dieu, paroles auxquelles l'Eglise a ajouté ce pressant appel à la Mère de Dieu de prier pour nous, pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort ; puis le *Gloria Patri,* qui est comme l'écho des hymnes que les phalanges célestes adressent aux trois personnes de la T. S. Trinité, Père, Fils et Saint-Esprit, peut-il y avoir prières plus belles, plus appropriées à nos besoins et plus capables d'attirer sur nous les bénédictions du ciel ?

* *

O Saint Rosaire, dont les *Ave Maria* sont comme une couronne de roses offerte à notre Mère du ciel, Saint Rosaire, composé des plus belles prières qui puissent sortir d'une bouche humaine, puissé-je ne jamais me lasser de te redire, puisque c'est par toi que Marie, la divine Mère de Jésus, a combattu l'hérésie et sauvé les peuples, puisque c'est aussi par toi qu'elle veut sauver chacun de nous ! Mais puissé-je, en t'égrenant entre mes doigts, avoir un peu de la ferveur avec laquelle les anges saluent Marie : « *Ave Maria,* » et chantent à la Trinité l'éternelle louange : « *Gloria Patri et Filio et Spiritui Sancto.* » Ainsi soit-il.

POUR LA FÊTE DES SS. ANGES GARDIENS

(2 octobre)

NOS BONS ANGES

Mes frères,

Avant de devenir le mois du St-Rosaire, octobre était le mois des Saints Anges. Gardons-lui cette double affectation. Les anges n'ont rien plus à cœur que de voir honorer leur reine ; Marie ne saurait trouver mauvais qu'on honore les anges, ses serviteurs du paradis. Je voudrais donc ce soir vous parler des anges.

I

Quel est celui d'entre nous qui, un jour ou l'autre, n'a pas désiré d'avoir un protecteur intelligent, dévoué, puissant et bon ? Quel est celui d'entre nous qui, après avoir désiré un ami de ce genre, n'a pas ensuite ambitionné de le posséder toujours à ses côtés, toujours à portée de son regard, et de traverser la vie avec lui, la main dans la main ?

Ce parfait ami, ce soutien précieux, où le trouver ? Parmi les hommes ? Non. Dieu, prévenant nos désirs, nous l'a choisi parmi les anges de son paradis. Oui, un jour, le jour de notre naissance, les anges planaient sur notre berceau, comme autrefois sur la crèche de Bethléem, disant à notre famille : « Réjouissez-vous ; un petit enfant vous est né, un petit frère nous est donné, il y aura un élu de plus dans le ciel. »

Mais avec la grâce de la vie une autre grâce nous fut accordée. De cette troupe d'anges, soudain un ange se détache sur l'ordre du Seigneur, pour devenir notre guide, notre protecteur, notre ami, car Dieu lui avait dit : « Tu vois bien ce petit enfant qui vient de naître ? Eh bien ! je te le confie. Tu me répondras de son âme. Veille donc sur lui ; défends-le quand son ennemi, le démon, viendra l'attaquer. Et puis, dans cinquante, soixante, quatre-vingts ans, ou plus tôt si je te l'ordonne, tu me le ramèneras, et tous deux ensemble vous partagerez le bonheur de me voir face à face dans le ciel. »

L'ange de Dieu obéit. Il vint s'asseoir auprès de notre berceau pour ne plus nous quitter. Maintenant encore il est là, tout près de nous. Le voilà, l'ami que vous aviez rêvé, le voilà, mais si beau, si puissant, si dévoué, si bon, que vous n'auriez pu l'imaginer ainsi dans vos rêves. Et toutes ces

qualités, elles sont à votre service, à votre disposition.

A la maison, au dehors, à l'église, au travail, en voyage, partout, le jour et la nuit, toujours, votre bon ange vous accompagne, sa présence vous environne, sa lumière vous éclaire, sa main vous dirige, vous garde, vous défend.

Avant chacune de vos actions, il vous prodigue les meilleurs conseils, afin que vous la fassiez bien. Après que vous avez agi, si vous avez suivi ses bonnes inspirations, il se hâte de le montrer à Dieu et de faire ressortir autant que possible tout votre mérite. Vous priez ? il vient prendre vos prières sur vos lèvres pour les porter à Dieu. Rappelez-vous l'échelle mystérieuse que Jacob vit en songe : elle s'élevait jusqu'au ciel et les anges ne cessaient de la monter et de la descendre ; ils la montaient pour aller porter à Dieu nos demandes et la redescendaient chargés des grâces de Dieu. Vous pleurez vos péchés ? votre bon ange vient recueillir vos larmes et les déposer dans la balance de la divine justice. Vous faites de bonnes œuvres ? il les compte, il en fait l'offrande à Dieu qui, un jour, vous les paiera en roi.

On rapporte qu'un paysan assistait tous les jours avec ferveur à la sainte messe. Occupé aux champs ou dans la forêt, dès qu'il l'entendait sonner, il abandonnait son travail pour courir à l'église. Il avait pris de bonne heure cette pieuse habitude et l'avait conservée jusqu'à un âge très avancé. Or, un jour qu'il se rendait à l'église par un chemin que le mauvais temps avait rendu difficile, il se dit à lui-même : « Maintenant que je suis vieux, je ne puis faire comme pendant ma jeunesse. Je ne pense donc pas déplaire à Dieu si à l'avenir je m'abstiens de ces longues courses. Quand je serai à la maison, j'irai à la messe. Mais lorsque je serai aux champs, je l'offrirai en continuant mon ouvrage. » Comme il formait ce dessein, il entendit quelqu'un venir derrière lui, et se retournant, il vit son ange gardien chargé d'une quantité de roses épanouies. « O mon cher protecteur, dit-il en se prosternant, que signifie cette apparition ? » — « Dieu m'a commandé de te suivre toutes les fois que tu quittes tes champs pour aller à la sainte messe. Autant tu fais de pas, autant de roses épanouissent sous tes pieds. Je cueille toutes ces fleurs pour les porter au ciel et tresser ta couronne. Voici celles que j'ai trouvées aujourd'hui sur ton chemin. C'est pourquoi je te conseille de revenir sur ta résolution. Continue d'aller à l'église. Si tu persévères jusqu'à la fin, je te couronnerai de roses à l'heure de ta mort et j'ornerai des mêmes fleurs ton trône céleste. » A ces mots l'ange disparut et le paysan, les yeux pleins de larmes, baisa l'endroit où il l'avait vu, se répandit en actions de grâces et demeura fidèle à sa pieuse habitude.

II

Ce qu'est le guide pour le voyageur, le médecin pour le malade, le pasteur pour ses brebis, le père pour ses enfants, l'ami le plus fidèle pour son ami, notre bon ange l'est pour nous. En quelque état que nous soyons, il veille sur nous comme sur un frère ou une sœur ; il nous porte dans ses mains, dit le Psalmiste, comme une tendre mère porte son enfant ; il nous arrache au péril et nous ouvre des issues dans les situations difficiles. Qui d'entre nous n'a pas un jour ou l'autre côtoyé sans le savoir un danger, peut-être la mort, et en est échappé, grâce à qui ? A son bon ange. Nous aurions dû mourir en telle circonstance, et nous vivons encore, parce que notre bon ange nous a protégés.

S. Jean-François Régis, après avoir passé plusieurs nuits sans dormir pour entendre les confessions dans une paroisse rurale, fut obligé de gagner en toute hâte un autre village pour y commencer une mission. Dans sa route, le sommeil le prit, il dormait en marchant et il avançait vers un précipice sans le savoir. Au moment où il n'avait plus qu'un pas à faire pour y tomber, il sent une main qui l'arrête ; il revient à lui, il voit l'abîme sous ses pieds. La profondeur du précipice lui fit horreur. Aussitôt il se jeta à genoux pour remercier le Seigneur qui lui avait donné un de ses anges pour le garder.

Mais c'est surtout quand le démon vient vous solliciter à mal faire que votre bon ange s'empresse autour de vous. Vous souvient-il de ce trait de notre histoire de France ? C'était à la désastreuse bataille de Poitiers, en 1356. Le roi Jean le Bon, avec quelques braves chevaliers, se voyait cerné par les Anglais. Tête nue, sous un soleil de feu, le visage ensanglanté par une large blessure, le pauvre roi frappait d'estoc et de taille contre l'ennemi. A côté de lui se trouvait un de ses plus jeunes fils, enfant de quatorze ans, que le danger n'avait pu séparer de son père. Et quand l'ennemi s'approchait du prince, il l'avertissait criant : « Père, gardez-vous à droite ! Père, gardez-vous à gauche ! » Voilà l'office de notre bon ange à l'heure de la tentation : il nous avertit, il nous met en garde contre le démon.

Avons-nous eu le malheur de commettre quelque péché ? Oh ! sans doute, notre bon ange est désolé. Mais va-t-il pour cela nous abandonner à notre malheureux sort ? Non pas, certes. Tout au contraire, il multipliera ses avis charitables, il enfoncera dans notre cœur l'aiguillon du remords, il tentera tout pour nous remettre dans le droit chemin, il nous tendra la main pour nous retirer du bourbier où nous sommes tombés.

Elle est encore présente à vos esprits, l'histoire du jeune Tobie voyageant sous la conduite de l'archange Raphaël. N'est-ce pas notre propre histoire ? Nous aussi, nous avons un grand voyage à faire : le voyage de la vie ; mille routes se croisent devant nous : quelle est la meilleure, la plus sûre ? Notre bon ange est là pour nous la montrer. Des monstres nous menacent sur le chemin, prêts à nous dévorer : notre bon ange est là pour nous en délivrer. Nous sommes en quête

d'un grand trésor, infiniment plus précieux que la somme due à Tobie par Gabelus : le trésor même des cieux ; notre bon ange est là pour nous le procurer. Ah ! s'il en est ainsi, disons-lui donc comme Tobie : « Que vous rendrai-je, ô mon cher bienfaiteur, pour toutes les faveurs dont vous m'avez comblé ? »

III

Si nous l'écoutons bien, nous l'entendrons dire à chacun de nous : « Mon enfant, respectez, aimez, priez et imitez votre bon ange. »

Oui, respectons notre bon ange. Si nous devons respecter les grands et saints personnages, combien plus devons-nous respecter les princes du ciel, les grands officiers de la maison de Dieu ! Quelle faute de ne faire aucune attention à leur présence ! Quelle faute plus grave de faire sous leurs yeux ce que nous ne voudrions pas faire sous les yeux d'un homme honorable ! Puisque partout notre bon ange est avec nous, nous devons partout nous le rappeler. Et cette pensée doit partout nous retenir dans le devoir, nous faire éviter toute parole, toute action qui n'est pas digne d'une si auguste présence.

Ensuite nous devons l'aimer. Et comment ne pas aimer un tel bienfaiteur, un ami si dévoué, si saint, si parfait ? Comment ne pas l'assurer mille fois le jour de notre amour, mille fois le remercier de sa compagnie, de ses bons offices, des bonnes pensées qu'il nous donne, des bons sentiments qu'il nous inspire ?

Nous devons aussi lui parler. Quand on aime vraiment quelqu'un et qu'on a le bonheur de vivre en sa compagnie, on le salue et on lui parle, on lui dit ses joies et ses peines, on verse son cœur dans le sien. Nous n'aimons donc pas notre bon ange si nous laissons passer les jours et les nuits sans lui parler, sans lui exposer nos besoins, sans lui rendre nos devoirs, sans rien lui dire, si nous ne le saluons pas même le matin à notre réveil pour lui recommander la journée, et le soir avant le sommeil pour le prier d'aimer et d'adorer Dieu à notre place pendant toute la nuit ; si, dans nos affaires et nos difficultés, nos langueurs et nos dégoûts, nos combats et nos maladies, nous ne réclamons pas son assistance ; si enfin, dans nos voyages, nous ne saluons pas les anges gardiens des lieux où nous passons, et dans nos rapports avec le prochain, l'ange gardien de chaque personne avec qui nous traitons.

Enfin nous devons imiter notre bon ange. C'est de chacun de vous qu'il faut qu'on puisse faire ce bel éloge : « C'est un ange ! » Un ange de piété : quand il prie, quand il assiste à la sainte messe, à le voir si recueilli, si grave, les mains jointes, les yeux modestement baissés, on dirait un de ces anges qui sont là en adoration devant le tabernacle. C'est un ange, le bon ange de ses amis, de ses parents, de ses compagnons auxquels il donne le bon exemple, tout en se montrant le plus aimable et le plus tendre des amis. C'est un ange de candeur et de pureté. Au milieu d'un monde corrompu, malgré les tentations du démon, il a su garder dans toute sa blancheur la robe d'innocence de son baptême. Heureuse âme ! Imitatrice des anges sur la terre, elle sera leur associée dans le ciel. Ainsi soit-il.

COURS DE PRONES SUR LES EVANGILES

LVII

18e Dimanche après la Pentecôte

LE DIVIN MÉDECIN DES AMES ET DES CORPS

Mes frères,

L'Evangile d'aujourd'hui relate un double miracle accompli par Notre-Seigneur. Le premier, qui guérit l'âme du paralytique, est invisible, mais est démontré par le second. Celui-ci qui guérit son corps n'est accompli qu'en second lieu, parce qu'il est la conséquence du premier. Tous deux prouvent admirablement la divinité du charitable médecin qui en est l'auteur.

I

« En ce temps-là Jésus monta dans une barque, repassa le lac et vint dans sa ville, » la ville de Capharnaüm où, au cours de sa vie publique, il aimait à venir de préférence se reposer. A peine y était-il arrivé que de nombreux curieux, parmi lesquels beaucoup de pharisiens et de docteurs de la Loi, accoururent pour le voir et l'entendre. Leur nombre était tel qu'ils emplissaient la maison et ses alentours, au point d'empêcher l'accès des portes.

Jésus se tenait assis et enseignait selon sa coutume, quand tout à coup on vit des mains entr'ouvrir sur sa tête la plate-forme en terre battue qui sert de toit aux maisons d'Orient, et quatre hommes descendre un malade sur son grabat. C'était un paralytique qui venait par cette voie implorer sa guérison. Ceux qui le portaient, désespérant de passer l'entrée de la maison à cause de la multitude qui l'obstruait, étaient montés sur le toit par l'escalier extérieur, avaient ouvert la trappe donnant accès de la terrasse que formait le toit, à l'intérieur de la maison, et par cette voie aérienne descendaient aux pieds de Jésus un pauvre paralytique couché sur son lit.

Admirons, m. f., la charité de ces hommes qui ne reculent devant aucune difficulté pour amener à Jésus ce malheureux et obtenir de lui sa guérison. Comme ils nous apprennent à nous montrer compatissants, nous aussi, pour tous ceux qui souffrent autour de nous et à leur venir en aide autant que nous le pouvons ! Visitons-les, rendons-leur les services dont ils ont besoin, offrons notre concours à ceux qui les soignent et qui peut-être sont fatigués par les nuits passées à leur chevet ; en tout cas, prions pour eux : ils ont tant besoin de courage et de résignation !

Admirons aussi la foi de ces hommes et celle du paralytique. Elle fait l'admiration de Jésus lui-même qui la récompense sans tarder : « Mon fils, ayez confiance, vos péchés vous sont remis. »

Mais qu'est-ce à dire ? Ce n'est pas le pardon de ses péchés que sollicite le paralytique, mais la guérison de son corps... Ce doit être l'un et l'autre. Eclairé par la grâce, cet infirme reconnaît sans doute que son triste état est la conséquence ou la punition de ses fautes, il les regrette et il en demande intérieurement pardon à Dieu. Il faut bien croire cela, car si Jésus, à la rigueur, peut guérir son corps sans mérite de la part de cet infirme, il ne peut lui pardonner ses fautes s'il ne s'en repent pas, la contrition étant la condition préalable du pardon. Ce pauvre paralytique demande donc à Notre-Seigneur, du fond de son cœur, de lui pardonner les fautes qui lui ont valu une si douloureuse épreuve et ensuite, la cause de celle-ci étant supprimée, d'y mettre fin.

Belle leçon que nous donne ce paralytique ! Bien souvent, pour nous aussi, la maladie et les infirmités sont la conséquence de nos excès. Mettons fin à ceux-ci et celles-là disparaîtront. Bien souvent elles sont, de la part de Dieu, le châtiment de nos péchés. Voulons-nous obtenir de Dieu qu'il nous en délivre ? Ne nous contentons pas de le prier, de multiplier les neuvaines pour obtenir notre guérison ; confessons-nous, réconcilions-nous avec lui, ce sera le sûr moyen pour qu'il écoute nos prières et peut-être pour qu'il les exauce. En tout cas, s'il ne lui plaît pas de nous guérir, il récompensera ces prières en nous donnant la patience qui nous fera supporter la maladie en expiation de nos fautes et la rendra méritoire pour le ciel.

II

En entendant Jésus pardonner au paralytique ses péchés, quelques-uns des scribes dirent en eux-mêmes : « Cet homme blasphème ! » Jésus, qui avait lu dans le cœur du paralytique le repentir de ses fautes et l'espoir de sa guérison, lit pareillement dans le cœur de ces scribes leurs pensées méchantes : « Pourquoi, leur dit-il, pensez-vous le mal dans vos cœurs ? Lequel est le plus facile de dire à cet homme : « Vos péchés vous sont remis » ou de lui dire : « Levez-vous et marchez » ?

Dieu, vous le voyez, m. f., connaît nos pensées les plus secrètes. Il nous importe donc de veiller sur elles aussi bien que sur nos paroles et nos actions. Il ne nous est pas plus permis, en effet, de nous laisser aller à une pensée coupable que de dire une parole répréhensible ou de faire un acte condamnable. Il nous arrive souvent d'être envahis par des pensées contre la foi, contre la justice, la charité ou quelque autre vertu. Dès que nous nous apercevons de ces pensées, repoussons-les promptement, n'y arrêtons pas notre esprit, prenons garde d'y consentir. Ainsi rejetées, ces pensées, loin de souiller notre âme, prouveront au contraire à Dieu combien nous l'aimons et craignons de lui déplaire.

Confus sans doute en voyant connues de Jésus leurs pensées peu charitables à son endroit, les scribes ne répondirent pas à la question du Sauveur. Du reste, qu'auraient-ils bien pu répondre ? Dieu seul, eux-mêmes venaient de le dire ou tout au moins de le penser, peut remettre les péchés. C'est à l'offensé, en effet, et tout péché offense Dieu, à pardonner l'injure qui lui est faite. Mais guérir un paralytique instantanément et par une simple parole est un acte qui lui aussi dépasse le pouvoir de l'homme et exige un pouvoir divin ! Ils le savaient et par leur silence ils semblent attendre que Notre-Seigneur accomplisse le second miracle dont il parle, pour croire au premier. La guérison visible du paralytique sera la preuve irrécusable du pardon invisible qu'il a reçu.

Notre-Seigneur leur donne satisfaction et répond à leur attente : « Afin, dit-il, que vous sachiez que le Fils de l'homme a sur la terre le pouvoir de remettre les péchés, « Levez-vous, dit-il au paralytique, emportez votre lit et allez chez vous. » Aussitôt celui-ci se leva et s'en alla. La foule, à cette vue, fut saisie de crainte. « Nous avons vu des merveilles aujourd'hui. » disaient les uns en tremblant ; les autres glorifiaient Dieu, rappelant que jamais pareil prodige n'avait frappé leurs yeux, et ils bénissaient le Seigneur d'avoir donné un tel pouvoir aux hommes.

Les pharisiens furent-ils du nombre ? Hélas ! leur conduite ultérieure ne permet guère de le croire. Au lieu d'être touchés par ce miracle qui prouvait de façon si évidente la divinité de Jésus, ils en furent exaspérés et vouèrent au Sauveur une haine d'autant plus féroce qu'ils le voyaient par ses prodiges prendre plus d'ascendant sur les foules.

III

Il n'y a de pire aveugle que celui qui ne veut pas voir. C'est vrai aujourd'hui comme au temps de Notre-Seigneur. Chaque année il s'accomplit à Lourdes, en faveur de ceux qui vont y prier la Vierge immaculée, des miracles aussi extraordinaires que ceux qu'accomplissait de son vivant notre divin Sauveur. Comme de son temps, de charitables brancardiers y amènent par centaines et par milliers de pauvres infirmes de toute sorte, couchés sur leur grabat, et les déposent au pied du rocher où Marie apparut ou sur le passage du T. S. Sacrement qui les bénit.

Tous ne sont pas guéris ; assez, cependant, le sont et dans des conditions telles qu'il est impossible de méconnaître dans leur guérison en dehors des lois de la nature l'intervention d'un pouvoir divin. La vue et même le seul récit de ces miracles contrôlés et attestés par des centaines de médecins devraient jeter à genoux les plus incrédules et les faire s'écrier : « Oui, mon Dieu, je crois en vous ! » Hélas ! il n'en est rien et, comme au temps de Jésus, il en est qui s'obstinent à fermer les yeux à l'évidence et à ne pas croire. Tant pis pour eux !

Combien plus heureux sont ceux qui, touchés par ces prodiges, en prennent occasion pour reve-

nir à Dieu! Car à Lourdes comme en Palestine, c'est surtout pour guérir les âmes qu'à la demande de sa Mère Jésus guérit les corps. Marie n'a pas dit à Bernadette : « Priez pour les malades et les infirmes, » mais : « Priez pour les pécheurs. » Elle sait, en effet, que si la santé du corps est un bien précieux, la santé de l'âme l'est infiniment plus, et c'est pour la rendre aux pauvres pécheurs, c'est pour les convertir, leur rendre la foi, les amener au tribunal de la pénitence que sous leurs yeux elle guérit les corps. Grâce à Dieu, elle ne le fait pas en vain. A côté des guérisons corporelles dont les foules présentes à Lourdes sont les heureux témoins et pour lesquelles elles rendent gloire à Dieu, que de guérisons spirituelles que seuls voient les anges et pour lesquelles, eux aussi, ils glorifient Dieu et remercient Marie!

Prions pour que ces guérisons spirituelles, pour que ces conversions soient plus nombreuses encore. Si nous comptons autour de nous des parents, des amis que nous n'avons pu jusqu'ici ramener à Dieu, tâchons de les décider à aller à Lourdes; le spectacle des foules priantes qu'ils y trouveront, la vue de leur foi et de leur confiance, la vue de miracles peut-être, en tout cas l'atmosphère surnaturelle dans laquelle ils vivront fera ce que vous n'avez pu jusqu'ici, et vous aussi vous rendrez gloire à Dieu qui a donné une si grande puissance aux hommes, je veux dire une si grande efficacité aux prières de sa Mère immaculée et un si grand pouvoir aux prêtres qui, dans les confessionnaux de Lourdes et du monde entier, remettent les péchés en son nom. Ainsi soit-il.

LVIII

19e Dimanche après la Pentecôte

DU PEU DE SOUCI DES HOMMES POUR LEUR SALUT

Mes frères,

La parabole que nous propose Notre-Seigneur dans l'Evangile de ce dimanche est à la fois historique et prophétique. Jésus y décrit le triste accueil que firent les Juifs au salut qu'il leur apportait, image du peu de souci que trop de chrétiens ont, à leur exemple, pour leur propre salut. Il y prédit les châtiments qui doivent punir leur endurcissement et ceux qui nous attendent nous-mêmes si nous ne répondons pas mieux qu'eux aux invitations de sa grâce.

I

« Le royaume des cieux, dit Jésus, est semblable à un roi qui célébrait les noces de son fils. » Ce roi, m. f., c'est Dieu le Père, dont le Fils unique est venu sur la terre pour sauver tous les hommes. Les noces dont parle notre Evangile ne sont autres que le grand mariage, l'union intime du Verbe avec la nature humaine, lorsqu'il prit dans le sein de la Bienh. Vierge Marie un corps et une âme semblables aux nôtres; c'est aussi son union avec son Eglise, cette épouse sainte et sans tache, comme l'appelle S. Paul.

Longtemps d'avance, des invités privilégiés ont été conviés à ces noces : ce sont les Juifs, peuple choisi et aimé de Dieu, qui avait reçu la promesse du Messie, qui devait le voir naître dans son sein et bénéficier le premier du salut qu'il allait apporter au monde. Durant des siècles, Dieu lui envoie ses serviteurs, les prophètes, pour lui annoncer ce Messie et l'inviter à le reconnaître et à l'adorer. Pour l'y aider, il lui retrace d'avance toutes les circonstances de sa vie et les signes éclatants qui le distingueront. Le dernier de ces prophètes, S. Jean-Baptiste, fait mieux que le leur annoncer : après l'avoir baptisé, il le leur montre du doigt en leur disant : « Voici l'Agneau de Dieu, qui efface les péchés du monde. »

Or, comment les Juifs ont-ils accueilli ce Messie? Comment ont-ils répondu à l'invitation si honorable et si avantageuse qui leur était faite de bénéficier les premiers des fruits de la Rédemption? « Ils refusèrent, » dit l'Evangile. Et en effet, malgré les preuves qu'il leur donne de sa divinité, ils refusent de le reconnaître pour le Messie attendu, ils refusent de croire à sa parole et de profiter du salut qu'il leur apporte.

M. f., nous gémissons sur l'aveuglement des Juifs et nous avons raison; nous déplorons leur ingratitude et c'est à juste titre. Mais ne sommes-nous pas coupables nous-mêmes du même aveuglement et de la même ingratitude? De combien de grâces Dieu nous a comblés, qui sont comme autant d'invitations de sa part à profiter du salut que Jésus nous a apporté et à mériter le bonheur éternel du ciel qu'il nous prépare! N'est-ce pas dans ce but qu'il nous a fait naître dans un pays catholique, au sein d'une famille chrétienne et qu'il nous offre tous les secours de la religion? Ne vous envoie-t-il pas à vous aussi ses serviteurs pour vous inviter aux noces de son Fils? Toutes les instructions, tous les avis, toutes les pressantes exhortations de vos pasteurs vous demandant de fuir le péché, de prier, d'assister aux saints offices, de vous confesser, de vous approcher de la Sainte Table, de travailler au salut de votre âme : ne sont-ce pas là autant d'invitations à répondre aux desseins de Dieu qui veut vous sauver et vous faire participer aux noces éternelles de son Fils dans le ciel? Comment beaucoup répondent-ils à ces invitations? Par l'indifférence et le mépris. Uniquement occupés des intérêts de ce monde, ils n'ont pas de temps pour prier, assister aux offices, s'approcher des sacrements et songer au salut de leur âme. Qu'ils sont à plaindre dès maintenant! Qu'ils le seront davantage lorsqu'il leur faudra quitter ce monde!

II

Le roi dont parle notre Evangile ne s'indigne pas tout d'abord du refus de ceux qu'il a invités, mais, plein de patience et de condescendance, il leur envoie d'autres serviteurs qui leur disent de sa part : « J'ai préparé mon festin, mes bœufs et mes animaux engraissés sont tués, venez aux noces. »

Dans ces nouveaux serviteurs, il faut voir les Apôtres qui, après la mort de leur divin Maître, consacrent aux Juifs, leurs compatriotes, les prémices de leur apostolat. Le banquet eucharistique a été préparé, consacré à la dernière Cène, la divine victime qui nous y est donnée en nourriture a été immolée sur la Croix, le St-Esprit avec l'abondance de ses dons est descendu au jour de la Pentecôte, toutes les grâces de salut que Jésus est venu apporter aux hommes sont à la disposition de ceux-ci. S. Pierre et les autres apôtres l'annoncent à Jérusalem et à toute la Palestine et invitent les Juifs à faire pénitence et à croire enfin au Christ qu'ils ont mis à mort, mais n'ont pu empêcher de ressusciter et qui est le seul au nom de qui ils puissent être sauvés.

Pas plus que les invités de l'Evangile, les Juifs ne répondirent à cette nouvelle invitation : « Ceux-là ne s'en soucièrent point et s'en allèrent, l'un à sa ferme, l'autre à son négoce. Les autres se saisirent des serviteurs, les maltraitèrent et finirent par les mettre à mort. » Voilà bien, dépeint d'avance par Notre Seigneur, l'accueil que devaient faire les Juifs à la prédication des Apôtres. Ils s'endurcissent plus que jamais dans leur aveuglement ; leur ambition déçue, leur esprit de lucre, leur amour du négoce qui déjà alors était leur grand souci, leur fait accueillir avec indifférence et dédain l'invitation des Apôtres. Quelques-uns vont plus loin, font arrêter les envoyés de Jésus, les font emprisonner, flageller ; le saint diacre Etienne est lapidé, l'apôtre S. Jacques le Majeur décapité sur l'ordre d'Hérode, désireux de leur plaire, et S. Jacques le Mineur assommé.

Ici encore, m. f., quelques chrétiens ne ressemblent-ils pas aux Juifs ? Sont-ils rares, ceux qui murmurent contre le prêtre, contre leur curé, parce qu'il les importune par ses instructions, ses avis, ses remontrances, parce qu'il leur rappelle à temps et à contre temps, comme le veut S. Paul, que la vie est courte, qu'il faudra mourir un jour et qu'il leur faut se hâter, pendant qu'ils le peuvent encore, de songer au salut de leur âme ? N'en voit-on pas même lui tenir rigueur et lui en vouloir parce qu'il blâme leur conduite coupable, flétrit leurs scandales, ou même simplement les met en garde contre les occasions dangereuses ? D'où viennent ces persécutions qui tantôt ici, tantôt là, hier en France, aujourd'hui en Espagne, au Mexique, en Allemagne et en Russie, sévissent perpétuellement dans l'Eglise, emprisonnent prêtres et évêques, les mettent même à mort, sinon de la malice des impies que ces ministres, que ces serviteurs de Jésus-Christ voudraient sauver et qui ne veulent pas l'être, que Dieu appelle aux noces de son Fils, au bonheur du ciel, et qui restent sourds à son invitation ?

III

Mais ce n'est pas impunément qu'on méprise indéfiniment les miséricordieuses avances de Dieu. Apprenant l'indigne traitement infligé à ses serviteurs, le roi de notre parabole, justement irrité, envoya ses armées exterminer les meurtriers et brûler leur ville.

Jésus prédit aux Juifs, en cette parabole, le sort qui les attend, eux et leur cité déicide. Avant de le leur infliger, il attendra encore de longues années, mais ils n'en profiteront pas pour se convertir ; bien plus, ajoutant au nombre de leurs crimes, ils exciteront dans toutes les contrées la persécution contre les disciples de Jésus. C'est alors qu'irrités contre cette nation séditieuse, les Romains, conduits par Vespasien et Titus, viendront assiéger Jérusalem. Pendant un long siège, la famine et la guerre civile désolent cette cité criminelle, les citoyens s'égorgent les uns les autres, une mère affamée fait rôtir et mange son propre enfant, onze cent mille Juifs périssent et le Temple devient la proie des flammes. Un soldat, dit l'historien Josèphe, poussé par une inspiration divine, se fait soulever par ses camarades, jette un tison enflammé dans son enceinte et tous les efforts de Titus ne peuvent empêcher que cet édifice sacré ne devienne la proie des flammes. Jérusalem n'est plus qu'un monceau de cendres et de décombres et ses habitants, enchaînés au char du triomphateur, sont emmenés à Rome pour y servir aux jeux sanglants des amphithéâtres.

Voilà, m. f., comment Dieu punit les Juifs meurtriers des prophètes, meurtriers des Apôtres, meurtriers de son propre Fils et comment la prophétie de Jésus à leur sujet se réalisa. La suite de cette prophétie ne s'est pas réalisée moins exactement.

Le roi dit de nouveau à ses serviteurs : « Les noces sont prêtes, mais ceux qui y avaient été invités n'en étaient pas dignes. Allez donc dans les carrefours et appelez aux noces tous ceux que vous y trouverez. » Les serviteurs s'en allèrent par les rues, rassemblèrent tous ceux qu'ils trouvèrent, bons et mauvais, et la salle des noces fut remplie de convives.

C'est ce que firent les Apôtres en voyant l'inutilité de leur ministère près des Juifs. « Allez, enseignez toutes les nations, » leur avait dit le divin Maître. Ils se mettent donc à évangéliser les peuples infidèles et ont le bonheur d'en faire entrer un grand nombre dans la salle du festin, je veux dire, dans l'Eglise catholique. Nous sommes de ce nombre, m. f., et nous ne saurions trop en remercier Dieu. Mais de ce que nous faisons partie de l'Eglise catholique et avons la possibilité de participer à ses sacrements, notre salut n'en est pas absolument assuré pour autant. Ecoutez plutôt la fin de notre parabole.

Le roi étant entré pour voir ceux qui étaient à table, aperçut un convive qui n'était pas revêtu de la robe nuptiale. « Mon ami, lui dit-il, comment êtes-vous entré ici sans avoir la robe nuptiale ? » Et cet homme resta muet.

Qu'est-ce donc, m. f., que cette robe nuptiale dont Dieu veut que nous soyons revêtus pour

participer à son festin ? C'est la robe d'innocence qui nous a été donnée au baptême, c'est la pureté du cœur, c'est l'exemption de péché, sans laquelle nous ne pouvons durant notre vie participer aux sacrements des vivants et nous asseoir en particulier au banquet eucharistique, sans laquelle surtout nous ne pourrons prendre part aux noces éternelles du ciel. « Liez-lui les mains et les pieds, dit en effet le roi à ses serviteurs en leur montrant le convive dépourvu de la robe nuptiale, et jetez-le dans les ténèbres extérieures ; là il y aura des pleurs et des grincements de dents. »

Hélas ! voilà d'avance portée la sentence qui attend les malheureux chrétiens qui, bien que faisant partie de l'Eglise, sortiront de ce monde sans être en état de grâce ; voilà le malheureux sort qui leur est réservé en enfer, séjour des pleurs éternels et des grincements de dents, de la souffrance et du désespoir.

Ah ! m. f., prenons garde que ce malheureux sort ne soit le nôtre, comme il l'est de tant de malheureux damnés. Jésus nous avertit, en effet, en terminant, qu'il y a beaucoup d'appelés au bonheur du ciel, mais peu d'élus. Tous nous sommes des appelés ; puissions-nous tous être des élus ; c'est le désir et la volonté de Dieu et cela dépend de nous. Ainsi soit-il.

NEUVAINE PRÉPARATOIRE A LA FÊTE D'UN SAINT

VII

OBLIGATIONS DU CHRÉTIEN : SOYEZ DE VRAIS CHRÉTIENS

Mes frères,

Je vous ai dit les grandeurs du chrétien, je vous ai exposé ses prérogatives. Vous comprenez que je ne l'ai exalté à ce point que pour avoir mieux le droit de lui rappeler ses devoirs. *Honor onus*, a-t-on dit : « Tout honneur entraîne une charge. » Comment à l'incomparable honneur d'être enfant de Dieu ne s'attacherait-il pas les plus graves, les plus saintes obligations ? Dieu ne nous donne que pour nous demander ensuite, et il nous demande en proportion de ses dons.

Que nous demande-t-il ? C'est ce que nous aurons à considérer pendant ces trois jours.

Ce soir je viens vous dire tout d'abord : Soyez de vrais chrétiens ; c'est la volonté de Dieu, et il en est plus besoin que jamais.

I

L'expression « noblesse oblige » est devenue proverbiale. Avec plus de raison encore, il faudrait dire : « Baptême oblige. » Il oblige le chrétien à se tenir sur les hauteurs sublimes où l'adoption divine l'a placé, et à se bien garder d'en descendre par une vie, je ne dis pas même coupable et lâche, mais simplement vulgaire.

C'est la volonté de Dieu, ai-je dit. Ouvrez avec moi l'Evangile et les Epîtres des Apôtres aux premiers chrétiens. Qu'y lisons-nous ? « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait. Faites luire aux yeux des hommes la lumière de votre vie chrétienne. Je vous ai donné l'exemple, afin que vous fassiez comme j'ai fait moi-même. » Voilà les paroles du Maître ; voici celles des Apôtres : « Revêtez N.-S. Jésus Christ. Cherchez les choses d'en-haut. Croissez en science, fortifiés en toute vertu. Marchez comme des fils de lumière... dans une nouveauté de vie..., d'une manière digne de Dieu Celui qui prétend demeurer en Jésus-Christ doit marcher comme lui-même a marché. Fils chéris de Dieu, soyez aussi ses imitateurs. Vous tous, chrétiens, vous êtes une race élue, un sacerdoce royal, une famille sainte, un peuple d'acquisition, afin d'annoncer les vertus de Celui qui vous a appelés des ténèbres. La volonté de Dieu est votre sanctification. »

Est ce assez formel ? Et c'est à tous les chrétiens que les Apôtres adressaient ces recommandations.

Etre chrétien, explique S. Grégoire de Nysse, c'est copier la nature divine à laquelle nous participons. L'empreinte baptismale est l'empreinte de Jésus Christ, comme lui-même est l'empreinte substantielle de Dieu. Donc l'un et l'autre doivent reproduire la même physionomie. Le chrétien n'est tel que s'il aspire simultanément à toutes les vertus, afin de ressembler au Christ et par le Christ au Père céleste, *conformes fieri imaginis Filii sui.*

Du reste, nul ne peut strictement satisfaire aux préceptes essentiels de l'Evangile, accomplir les œuvres de justice élémentaire rigoureusement requises pour éviter la damnation, s'il n'aspire de toutes ses forces à être parfait. Regardez seulement toute la somme de vertus qu'entraîne le premier commandement. Il ordonne, sous peine de n'être plus chrétien, d'être disposé à faire le sacrifice de tous les biens terrestres, voire même de toute affection et de la vie, s'il était demandé par Dieu, d'avoir la volonté soumise et prête à tous les renoncements qu'exige la vie chrétienne, de tenir en respect les passions mises en appétit par les demi-satisfactions permises ; donc de porter en soi l'esprit d'abnégation et de mort.

Il ne peut y avoir de méprise plus dangereuse pour un baptisé que de se croire dispensé de tendre à son perfectionnement, que de n'avoir pas le désir constant de progresser dans la ressemblance de Dieu. Toute action de la grâce sur nous a pour but et doit avoir pour effet de conformer notre vie à l'idéal que S. Paul a appelé la « formation du Christ. » L'inhabitation de Jésus-Christ dans le chrétien, la parenté, la solidarité, la communauté d'intérêts qui l'unit à Dieu le constituent dans un état constant d'aristocratie spirituelle, de séparation du monde, de lutte ou de surveillance perpétuelle relativement aux points de contact obligés avec le monde.

Dans cet état, la vie du chrétien ne saurait être

ni la vie des sens, par lesquels nous nous rapprochons de l'animal ; ni la vie de la raison, car la raison seule n'est que faiblesse et elle a égaré tous les prétendus sages qui n'ont suivi que ses seules lumières. Sa vie, c'est la vie de la foi : *justus ex fide vivit ;* elle a pour élément la grâce, pour modèle Jésus-Christ, pour but l'éternité : c'est la vie même de Dieu qui, passant à travers la personne du Christ, vient se répandre sur nous. Voilà ce dont nous devons vivre et jusqu'où nous devons nous élever, si nous ne voulons pas déchoir.

Vous voyez aussi quel malheur et quel désordre ce serait si, oubliant notre haute dignité de chrétiens, nous n'avions que de basses inclinations ou même simplement que des vues humaines, des ambitions terrestres ; si, enfants royaux, dégénérant de notre naissance divine, nous nous confondions avec la plèbe des non-chrétiens. Quel outrage d'appeler Dieu son père quand on n'a avec lui aucune ressemblance, ou lorsqu'on porte une conscience chargée de fautes qui sont la négation de ses attributs !

On a dit : « Il n'y a plus de chrétiens, il n'y a que des baptisés. » Tout en faisant la part de l'exagération, il faut avouer que cette parole ne se justifie que trop. A des degrés très divers, la plupart des baptisés ne sont que des chrétiens ébauchés, incomplets.

Ils croient, mais d'une foi sans vigueur ; ils espèrent, mais d'une espérance pleine d'arrière-regrets ; ils aiment, mais d'un amour parcimonieux et indigent, avec un cœur languissant et partagé. Ils ne voudraient pas commettre de fautes graves, mais ils ne craignent pas d'accumuler les fautes vénielles. Ils ne tombent pas dans la fange, mais ils se traînent misérablement dans la poussière. Ils remplissent les devoirs essentiels de la religion, mais par une sorte de contrainte ou de routine, strictement, sans élan d'âme. Ils n'ont pas la passion de Dieu ; le surnaturel ne joue dans leur vie qu'un rôle effacé. C'est dans le naturel, dans l'humain qu'ils se baignent.

Chez beaucoup, tout est vulgaire. Vulgaire leur intelligence, vulgaire leur cœur, vulgaire leur volonté, vulgaires leurs relations, vulgaires leurs discours, leurs lectures, leur vie. Sur leurs lèvres, aucun écho vibrant des voix sacrées de Dieu, de l'Eglise, de la patrie. En leur âme, point de haine pour l'erreur, point de protestation contre le mal, point d'ardentes aspirations vers le bien, point de vrai dévouement aux œuvres de justice, de vérité, de charité.

Est-ce là, je vous le demande, l'idéal rêvé par Jésus-Christ, le feu dont il a voulu embraser l'univers ?

II

Toujours il a fallu prendre au sérieux l'Evangile et ne pas se contenter de ce christianisme énervé et affadi qui est celui d'un si grand nombre.

Mais il y a des époques et des situations où s'impose plus impérieusement cette religion vaillante qui a distingué les saints.

Les premiers chrétiens pouvaient-ils rester tièdes et lâches ? Au moment où la décomposition du monde romain attirait les Barbares, suffisait-il d'une religion de surface ? Au XVI^{e} siècle, où le protestantisme prit naissance, était-ce assez d'un christianisme amoindri ? Au XVIII^{e} siècle, où l'impiété et le libertinage ont amené la catastrophe que vous savez, était-ce assez d'avoir une vertu commune ?

Non, il a fallu des convictions inébranlables, des consciences fermement trempées, des âmes intrépides.

Eh bien ! aujourd'hui toutes les puissances infernales et humaines sont déchaînées. Ce n'est plus, chez nous du moins, la guerre ouverte, avouée, au grand jour, la persécution violente ; c'est l'hostilité sourde, sournoise, déguisée. Sous le masque d'une soi-disant neutralité, sous le prétexte menteur de liberté de conscience, l'athéisme officiel s'est installé, le laïcisme est proclamé dogme désormais intangible. Le nom de Dieu n'est plus jamais prononcé, sa loi jamais invoquée, ses droits jamais reconnus.

Si encore le crime se bornait à le passer sous silence, à le traiter comme inexistant ! Mais on le combat perfidement : toute la législation tend à le détrôner dans les âmes, tous les moyens sont mis en œuvre pour en détruire jusqu'à l'idée ou même pour en inspirer la haine. L'acharnement se déploie avec une persévérance infernale surtout dans l'instruction et l'éducation de la jeunesse. Et si de temps à autre on fait semblant d'accorder aux catholiques un sourire, une marque de bienveillance, une distinction honorifique, une faveur, c'est afin de les mieux endormir et d'étouffer leurs revendications.

En présence de cette conjuration suprême, ceux-là seuls peuvent résister et préparer la victoire qui sont *bonus miles Christi*, à la manière de S. Paul. Les demi-chrétiens font l'office de poids morts, sinon de complices inconscients. Plus que jamais, alors que les autels et les foyers sont simultanément minés, pour refouler l'invasion areligieuse et antichrétienne, il faut le granit de la foi ; pour faire flotter le drapeau du Christ, il faut du courage ; pour éclairer de nouveau le monde, il faut le flambeau de l'Evangile ; pour relever les âmes prostrées, avilies, il faut de grands exemples ; pour attirer les incrédules et les indifférents, il faut montrer le Christ vivant et agissant en nous.

Oui, le signe du chrétien convaincu, ce sont les actes. La foi sans les œuvres est comme un arbre stérile. De même que l'astre du jour donne sa lumière, la foi doit donner ses œuvres. Elle doit monter du cœur sur les lèvres, rayonner dans les actions, se traduire dans les habitudes, se mêler à tous les mouvements de la vie, être comme le moteur qui met tout en activité, comme le sang qu'on ne voit pas, mais qui va du cœur aux extrémités de l'organisme et y revient, promenant partout la chaleur, la santé, la vie. Ne soyons pas des

apparences de chrétiens. Que notre religion ne soit pas une parure que l'on prend aux grandes fêtes de l'année et que l'on dépose le soir avec le livre de prières. Soyons chrétiens non seulement à l'église, en présence de ceux qui partagent nos croyances et nos pratiques, mais au dehors, au foyer, aux champs, à l'atelier, au bureau, en voyage, dans tous nos rapports avec le prochain, fût-il incroyant ou non pratiquant.

Ne justifions pas personnellement ce qui a été dit des Français en général : qu'ils n'ont plus que la religion des premières et des dernières prières. Encore si ce minimum était observé partout !

* *

A Waterloo, pendant cette bataille légendaire où sombra la fortune de la France, les rangs pressés de l'infanterie anglaise commençaient à fléchir sous les charges vigoureuses et répétées de notre cavalerie. Debout, impassible, au milieu de ses soldats, lord Wellington leur jetait comme encouragement ces simples paroles : « Tenez bon, mes amis, que dirait-on de vous en Angleterre ? »

Je vous répéterai la même parole : Tenez bon sur le terrain des vertus chrétiennes, privées et publiques. A nous voir suivre le courant du monde, que diraient les ennemis de la religion et les abstentionnistes ? Ne leur donnerions-nous pas raison ? Que dirait-on de nous dans l'assemblée des saints ? Nous leur causerions la tristesse de notre honteuse défection. Réjouissons-les plutôt par l'imitation de leur vaillance, par nos persévérants efforts, jusqu'à ce que nous partagions leur récompense. Ainsi soit-il.

VIII

OBLIGATIONS DU CHRÉTIEN : AVOIR CONVICTION ET COURAGE

Mes frères,

Des grandeurs du chrétien nous avons déduit hier la première obligation : Soyez de vrais chrétiens, vous ai-je dit, c'est la volonté de Dieu, c'est un besoin de notre époque.

Aujourd'hui je viens vous dire : Ayez des convictions, ayez du courage.

I

Si vous avez visité Nevers, la seconde cité de sainte Bernadette, vous aurez remarqué le palais des ducs. Au frontispice de ce monument est sculptée ce que l'on appelle la légende du Chevalier du Cygne. On y voit des cygnes traînant un char sur lequel est assis un personnage princier. Au bas, on lit comme devise : « *Ex ungue leonem ; aut Cæsar, aut nihil ; nec devior, nec retrogradior.* » Ce qui signifie : « C'est à la griffe qu'on reconnaît le lion ; être César ou rien ; ni déviation, ni recul. »

Cette devise s'applique au chrétien. C'est à ses convictions comme à sa conduite qu'on doit le reconnaître ; lui non plus n'a pas le droit de dévier ni de reculer ; il lui faut être duc ou prince en foi et en vertu, sous peine de forligner, de n'être rien.

Nous devons avoir non seulement une connaissance vague de la religion, une foi hésitante qui flotte à tout vent de doctrine, une croyance superficielle et mal assise, mais des principes solides, des convictions aussi fortement enracinées dans l'âme que les chênes séculaires des forêts, que les roches de granit des montagnes.

Voyez nos cathédrales : quelles assises profondes et larges ! Plus l'édifice est élevé, plus solides doivent être les bases : rappelez-vous jusqu'à quelle profondeur il a fallu établir les fondations de la basilique du Sacré-Cœur. Que dire alors de la foi qui doit supporter en nos âmes cet édifice de la vie surnaturelle dont le couronnement est au ciel ?

« *Credis hoc ?* » demandait Notre-Seigneur. C'était la condition indispensable mise à l'accomplissement de ses miracles ; ce fut toujours, c'est et ce sera la condition première de cette vie vraiment chrétienne dont nous avons parlé hier.

Les convictions, c'est ce qui a fait les Apôtres : *Vidimus et testamur. Non possumus non loqui...;* c'est ce qui a fait les martyrs, c'est ce qui a fait les saints, c'est ce qui a fait les Croisades. « Donnez-moi un levier pour soulever le monde, » demandait Archimède. Donnez au monde un chrétien convaincu, de quoi n'est-il pas capable ?

Mais la conviction, qu'est-elle, en fin de compte? C'est l'intelligence de la vérité, c'est l'attachement inébranlable du cœur à cette vérité, c'est l'exclusion de tout doute, de toute hésitation ; ce n'est pas l'évidence, mais la certitude dans ce qu'elle a de plus absolu ; c'est ce qui nous est tellement intime et qui fait tellement partie de notre être que nous l'arracher équivaudrait à nous arracher la vie.

Sommes-nous des chrétiens convaincus ? Nous croyons à l'Evangile ; y croyons-nous assez ? Nous croyons à l'Ecriture Sainte, parole de Dieu ; y croyons-nous assez ? Nous croyons à l'Eglise, continuatrice de Jésus-Christ ; y croyons-nous assez ? La foi est entière ou elle n'est pas. Attitude ferme et invincible adhésion de l'esprit à toutes les vérités déclarées révélées par l'Eglise, elle veut être sans hésitation, sans réticence, sans discussion ; elle n'accepte pas que l'on admette certains dogmes et que l'on en rejette d'autres, que l'on traite de très haut l'ensemble des traditions pieuses de l'Eglise, que l'on soumette à une perpétuelle critique des questions depuis longtemps tranchées par son magistère, que l'on exige pour l'enseignement dogmatique une évidence que l'on ne demande même pas pour la science profane.

Le moyen d'avoir des convictions, c'est l'étude, l'étude sérieuse, loyale, faite pour avoir non des raisons de ne pas croire, mais au contraire toutes les raisons de croire.

La vérité n'est point affaire d'imagination, de sensibilité ou d'appréciation ; elle est affaire d'intelligence et de raison, donc de connaissance et

d'étude. On n'a pas rempli tout son devoir lorsqu'aux jours de l'enfance on a appris, avec quelle hâte et même parfois avec quelle inconscience et quelle impatience ! le catéchisme. C'est là une nourriture absorbée en courant et si mal digérée qu'il ne s'en fait aucune assimilation et que l'on n'en garde rien.

Par ailleurs, il s'agit d'avoir des convictions pour les autres aussi bien que pour soi, c'est-à-dire d'être à même d'expliquer sa foi, de la justifier, de la venger des agressions de la fausse science et des sophismes de l'incrédulité, d'en fournir les preuves et d'en résoudre les difficultés. Et cela d'autant plus que vous, simples fidèles, vous êtes presque les seuls à recevoir l'assaut et à résister en face. Ce n'est pas habituellement devant nous, prêtres, c'est devant vous que l'on profère blasphèmes, impiétés, mensonges, sophismes.

Vous devez donc être armés pour la défense de la foi. Faute de trouver chez les catholiques un peu en situation une science religieuse suffisante, l'incroyance triomphe, elle exulte et, nous trouvant ignorants, elle traite notre foi de crédulité, les catholiques d'esprits faibles, nos croyances de rêves et de superstitions ; elle méprise ce que nous ne sommes pas en état de défendre. Les chrétiens eux-mêmes s'exposent à un double écueil : ou à des exagérations funestes qui rendent odieuse la religion, ou à des concessions également redoutables à la cause de la vérité.

L'étude, nécessaire pour se faire de fortes convictions, ne l'est pas moins pour les entretenir, les affermir, les éclairer, les accroître. Si on ne l'alimente, si on ne l'exerce, si on n'en fait pas usage, une science acquise finit par s'épuiser, une faculté s'atrophie, une activité s'ankylose. Les convictions n'échappent pas à cette loi. Il faut donc retourner de temps à autre à l'étude des choses religieuses, sous peine de revenir à son ignorance primitive.

Disons-nous enfin qu'aux grandes convictions répondent généralement les grandes vertus ou que la vertu est à la mesure de la foi. On ne verra jamais une société ou un individu en qui la vertu soit vraiment supérieure à l'intelligence du devoir. Une vertu sans lumière est nécessairement une vertu sans profondeur, sans consistance, une illusion de vertu. Tous les hommes instruits de la science religieuse ne sont pas des saints ou des pratiquants, c'est évident ; mais seuls, cependant, les hommes solidement instruits de leurs devoirs envers Dieu sont aussi solidement religieux et vertueux. Les fortes émotions de l'âme, celles qui conduisent aux plus grands sacrifices, y compris celui de la vie, comme les joies les plus sereines, se doivent à la religion.

II

Il faut avoir des convictions ; il faut également avoir le courage de ses convictions.

Qu'est-ce que le courage ? Ce n'est point le don de l'insensibilité, ni de présomption, ni l'exemption de toute crainte irraisonnée, involontaire. C'est la vertu d'une âme qui ne recule devant aucun obstacle quand il s'agit des droits de Dieu ; c'est une force d'âme qui ne redoute pas d'affronter les difficultés, les oppositions ; c'est la volonté persévérante qui, à travers les épreuves, veut atteindre le but ; c'est l'attachement à la vérité, l'énergie et la constance pour résister, agir et souffrir ; c'est l'état d'âme qui fait que l'on peut compter sur qui le possède et que l'on doit compter avec lui.

« Je suis catholique et suis fier de l'être, » disait Garcia Moreno. « Nous ne voulons pas être des ilotes au milieu d'un peuple libre, proclamait Montalembert. Nous sommes les successeurs des martyrs et nous ne tremblerons pas devant les successeurs de Julien l'Apostat, nous sommes les fils des Croisés et nous ne reculerons pas devant les fils de Voltaire. »

Sur les grands champs de bataille de la vie chrétienne, deux armées sont aujourd'hui en face : l'armée des soldats de l'Eglise combattant sous l'étendard de Jésus-Christ, et l'armée des soldats de la contre-Eglise combattant sous l'étendard de Satan. La bataille est décisive ; c'est une question de vie ou de mort, si l'on en croit et tout ce que nous voyons tenter et la déclaration d'un des principaux dignitaires de la secte maçonnique, Jérôme Napoléon, à Mgr Mermillod, sur la fin du siècle dernier.

En se comptant et en comptant leurs adversaires, en considérant tous les moyens, armes, appuis dont ceux-ci disposent, plusieurs sont tentés de dire : « Fuyons, la lutte est inégale, la victoire impossible. » Hommes de peu de foi ! Pourquoi ces vaines alarmes ? Pourquoi ce funeste découragement ? *Quid timidi estis ?* N'avez-vous pas un Dieu à votre tête ? N'a-t-il pas vaincu le monde ? Et oubliez-vous son affirmation à sa confidente de Paray : « Je régnerai malgré mes ennemis » ?

Je crois voir à cette heure Jésus, au grand jour de son triomphe, appuyé sur sa croix, environné des immortelles phalanges de ses apôtres, de ses martyrs, de ses vierges, de ses élus. Je l'entends dire à tous les siens, mais avec d'autres accents et d'autres droits que ceux d'un ancien Romain à ses légions : « *An me, an vos, an hostem ignoratis ?* Ignorez-vous qui je suis, qui vous êtes, qui est votre ennemi ? » Qui je suis ? Interrogez l'histoire : dix-neuf siècles de luttes, à certaines époques, combien violentes ! couronnés par dix-neuf siècles de victoire : voilà mes droits à votre confiance. Qui vous êtes ? Regardez autour de vous : vous êtes les disciples des Docteurs, les fils des saints, les frères de millions de martys, les concitoyens des élus : voilà vos gages d'espérance. Qui sont vos ennemis ? Des audacieux, au fond mal assurés, qui pour réussir escomptent votre terreur, ne sont forts que de votre faiblesse et reculent dès qu'on leur oppose une opiniâtre résistance : voilà vos raisons de ne point trembler.

Donc en avant et toujours ! peut dire notre généralissime. Je marche à votre tête, et moi je ne meurs pas. En avant et confiance, je suis la victoire. Hier, aujourd'hui, demain, partout et toujours, quels que soient les complots, quels que soient les efforts coalisés, quelles que soient les ruses de guerre, j'ai pu, je puis, je pourrai dire en me présentant à tous les miens : *Confidite*, ayez confiance, *nolite timere*, gardez-vous de craindre.

Permettez que j'insiste sur l'audace que nos ennemis tiennent de la faiblesse des catholiques.

Si, raillé, le chrétien se défendait avec calme et fermeté ; si, supérieur au respect humain, il ne se contentait pas de professer ses croyances, mais les soutenait par de sérieux arguments, l'impie se sentirait-il aussi fort ? ne perdrait-il pas de sa belle assurance ?

« C'est une lâcheté de cacher sa foi », disait Lamoricière. Lorsque Miribel fut appelé au commandement de la Division de Lyon, certains journaux protestèrent en le traitant de clérical. « Tant mieux, dit-il. On saura qui je suis. Il est beau d'être vaillant sur un champ de bataille ; mais ce serait trahir que de ne pas oser affirmer ses convictions. » Les mêmes sentiments avaient dicté au colonel Paqueron ce qu'il disait à son fils à son entrée à Polytechnique : « Arbore ton drapeau tout de suite. Il faut qu'après quarante-huit heures aucun de tes camarades n'ait à te demander ce que tu penses. — Sois chrétien avec simplicité et aussi avec franchise. — Pas de faiblesse ; quand on a l'honneur d'être chrétien, il faut se faire respecter. »

Si, au commencement du christianisme, les fidèles avaient suivi l'opinion, qu'en aurait-il été de l'Eglise ? N'est-ce pas parce qu'on l'a subie au lieu de la faire, que le christianisme est aujourd'hui si violemment battu en brèche ?

* *

Je conclus par deux mots de nos saints Livres : « Celui qui n'aura pas rougi de moi devant les hommes, a dit Notre Seigneur, je le reconnaîtrai comme mien devant mon Père. » L'autre est de S. Pierre : « Soyez forts dans la foi, afin de résister au démon et à ses suppôts. » Ainsi soit-il.

IX

OBLIGATIONS DU CHRÉTIEN : SOYEZ DES AMES DE SACRIFICE

Mes frères,

Nous voici arrivés au terme de notre neuvaine. En clôturant cette série d'instructions, j'ai à prononcer un mot qui est, par la chose sublime qu'il énonce, comme le point culminant de la religion que nous professons, le mot de *sacrifice*. Je viens donc vous dire : Ne vous contentez pas d'être de vrais chrétiens, d'être des âmes de convictions et des âmes de cœur, soyez encore des âmes de sacrifice ; ou plutôt, croyez que vous ne serez de vrais chrétiens qu'à cette condition, et que si vous avez de fortes convictions et du caractère, vous voudrez aller jusque-là.

La nécessité du sacrifice et la matière du sacrifice, telles seront les deux considérations de cet entretien final.

I

Le sacrifice, dans sa conception la plus large, est l'acte par lequel on renonce pour Dieu à un bien, à un avantage, à un agrément dont on jouit, et qui revêt de cette fin même une sorte de caractère sacré.

Ainsi entendu, le sacrifice entre comme élément dans toute religion, vraie ou fausse : c'est l'hommage de l'homme à la divinité qu'il adore, c'est l'attestation du domaine de la divinité sur tous les êtres et sur toutes choses.

Mais s'il est une religion où il s'impose essentiellement, c'est le catholicisme. Quel en est le dogme fondamental ? Le péché originel, l'offense du premier homme à la majesté divine. Dès lors, le sacrifice n'est plus seulement un acte de naturelle adoration ou d'hommage de la créature envers son Créateur, mais un devoir, ou plutôt une dette d'expiation, de réparation à acquitter en stricte justice par le coupable envers l'offensé, pour rentrer en grâce auprès de lui.

Et si le Fils de Dieu s'est fait homme, s'il est né, s'il est mort sur la croix afin d'offrir à son Père, dans cette nature humaine qui s'était révoltée contre lui, une réparation infinie adéquate à la malice du péché, ce n'a pas été pour nous libérer individuellement de cette dette, mais pour nous permettre, en nous appliquant les mérites de son immolation, de faire agréer de Dieu nos expiations personnelles.

Aussi bien, cette obligation nous est formulée à maintes reprises par Notre-Seigneur et par l'Apôtre S. Paul.

Reprenant le thème général de S. Jean-Baptiste, Jésus a dit : « Si vous ne faites pénitence, vous périrez tous. » Comme condition pour le suivre, il a mis le renoncement à soi-même et l'acceptation journalière de la croix. Et, sous une forme allégorique : « Si vous ne devenez le grain de froment qui, jeté en terre, meurt à lui-même, vous ne pouvez porter de fruits. » Enfin, au soir de sa résurrection, ne rappelait-il pas aux disciples d'Emmaüs que « le Christ devait souffrir afin d'entrer dans sa gloire » ? Et parce que le disciple ne saurait être plus favorisé que le maître, c'était nous dire que nous ne pouvons prétendre nous-mêmes arriver au ciel par une autre voie.

Si vous lisez ensuite les épîtres de S. Paul, vous retrouvez la même pensée en combien de pages ! Il n'y parle que de mort et de sépulture du chrétien. Personne n'a mis autant que lui en relief l'obligation qui résulte du baptême, pour l'homme régénéré, de se considérer et de se conduire comme mort (au péché) et enseveli dans le Christ, de porter en ses sens la mortification de Jésus, d'offrir à Dieu en son corps une hostie vivante, c'est-à-dire, en un mot, de mener une vie de sacrifice.

Il est de cette obligation de nombreuses raisons dont notre âme fera son profit.

La première est une raison de prudence élémentaire. Nous avons été blessés à mort par le péché de notre premier père ; le baptême a guéri la blessure, mais la cicatrice en demeure et marque le point faible sur lequel l'ennemi peut nous atteindre à nouveau. Sans l'esprit de sacrifice, nous sommes à la merci toujours possible des puissances du mal. Il nous faut toujours être sur nos gardes et, par un travail continu, extirper les germes de corruption toujours prêts à se développer.

Vient ensuite une raison de solidarité. Avec Jésus-Christ, Chef de l'humanité régénérée, nous ne faisons qu'un, nous formons un seul corps, le Christ total, corps mystique dont il est la tête et dont nous sommes les membres. Dans ce corps, les membres sont solidaires et partagent la condition les uns des autres. Puis donc que la tête a souffert et s'est immolée, nous devons, nous aussi, en vertu de cette loi, nous immoler avec elle et en elle. Pour être associés à sa gloire, il est juste que nous le soyons à son sacrifice.

L'Apôtre nous donne encore de ce point de doctrine une raison de conformité. Dieu, nous dit-il, nous a prédestinés pour contracter la ressemblance de son Fils, et il a fait de cet honneur la condition indispensable de notre éternelle justification. De cette conformité en toutes choses à Jésus, l'Apôtre signale tout particulièrement l'imitation du Christ souffrant et immolé : « *nobis relinquens exemplum ut sequamini vestigia ejus.* » Partager ses souffrances, se sacrifier comme lui, pour lui, est-ce que ce n'a pas été l'ambition, l'ardent désir, le besoin, la passion de la plupart des saints ? N'en était-il pas même qui, regardant l'exemption de la souffrance comme une sorte de réprobation, se plaignatent de ne pas avoir assez de croix à porter ? La Vie des Saints abonde à ce propos en traits magnifiques et en accents enflammés.

L'esprit de sacrifice se recommande d'un dernier motif, qui est celui de l'apostolat. Le vrai chrétien ne limite pas son ambition et ses efforts à son salut personnel. Son amour pour Dieu et pour ses frères lui met au cœur le désir du salut de tous. La prière au pluriel que Notre-Seigneur nous a enseignée a bien cette signification. A l'exemple de Jésus, nous devons vouloir sauver tous les hommes. Nous sommes tous appelés, par une très miséricordieuse disposition de la Providence, à coopérer au salut du monde. Et si notre prière, unie à celle de Jésus, a une grande puissance salvifique, plus grande encore est celle du sacrifice. Le sacrifice est, depuis le Calvaire, le moyen rédempteur par excellence. Notre-Seigneur, le premier, a inauguré l'apostolat par la souffrance, et cet apostolat a été de tous le plus fécond. Pour le disciple du Christ, la croix sera de même la rançon des âmes. Si donc nous voulons efficacement donner des âmes à Dieu, nous nous ferons sauveurs avec lui en participant à son sacrifice, en *complétant,* à la manière de l'Apôtre, — car c'est le sens de ce mot profond, — ce qui manque à la Passion du Christ pour le corps de l'Eglise.

Le sacrifice seul est la force qui préserve et protège. C'est par lui que les martyrs ont sauvé le christianisme et que Jeanne d'Arc a sauvé la France. Est-ce que, dans un autre ordre, chaque conquête de la science, chaque victoire du droit, chaque progrès moral des peuples n'a pas coûté plusieurs victimes ? Rien de grand ne s'est fait dans le monde qu'à ce prix. Si l'humanité a marché, c'est grâce aux vaillants qui lui ont frayé la voie en la rougissant de leur sang.

Voilà donc établie la nécessité du sacrifice. Déterminons maintenant quelle en doit ou peut être la matière.

II

Lorsqu'Isaac gravissait le mont Moriah, portant le bois du sacrifice que son père devait y offrir, il demandait où était la victime. « Dieu y pourvoira, » lui fut-il répondu. A la différence du fils d'Abraham, nous connaissons la victime : c'est nous. Nous avons besoin d'en connaître le bois, et nous avons à le fournir.

Il y a une matière obligatoire et une matière laissée à la ferveur de chacun.

Notre-Seigneur a pris soin de nous indiquer les sacrifices exigés par le salut de notre âme : c'est tout ce qui *en soi* est de nature à le compromettre gravement, tout ce qui peut être pour nous une occasion prochaine de péché mortel.

J'ai dit « en soi », pour marquer que cette matière obligée n'est pas affaire d'appréciation individuelle. Il est sans doute des actes qui sont sans danger pour la généralité des âmes, et en offrent pour certaines ; mais il en est qui renferment en eux un péril grave de péché. Tels sont les livres licencieux ou impies, les spectacles immoraux, les fréquentations mauvaises, les danses dites modernes, les mises impudiques, les divertissements sensuels.

Dans cette même catégorie, on doit ranger les excès de l'orgueil, de la cupidité, de l'ambition, de l'envie, de la colère, du sensualisme. Avec quelle facilité le monde passe sur tout cela ! Pour les justifier, il les désigne par des noms flatteurs et il en multiplie les victimes, comme si les marques et la diffusion du mal en changeaient la perversité. Le disciple du Christ a le devoir de les réprimer dans sa conduite.

Du même ordre encore sont les actes que nécessitent l'accomplissement consciencieux des devoirs d'état, l'aumône, l'observance des lois qui régissent la propriété, la réputation, la vertu d'autrui, les justes prélèvements à faire sur ses revenus en faveur du Denier du culte et des œuvres catholiques. Jamais le chrétien n'en a fini avec le devoir. Après un devoir un autre devoir. Cette succession de devoirs impose une succession d'efforts, de renoncements, de retranchements.

Une autre matière de sacrifices nous est fournie par ce que l'on appelle les croix de chaque

jour : contrariétés, contretemps, déceptions, peines, défauts ou torts du prochain, insuccès, revers, humiliations, soucis matériels, souffrances, en un mot tout ce qui vient à l'encontre de nos désirs, de nos projets, de nos goûts, de nos aises, de notre santé. On peut dire que les croix foisonnent. Ce qui manque, c'est la présence d'esprit, c'est l'esprit de foi, c'est le courage pour les bien accueillir et pour les bien porter.

Ces occasions crucifiantes, ou on néglige par insouciance de les saisir, ou on les repousse par lâcheté. Combien peu les utilisent ou en épuisent la fécondité ! Et n'est-ce pas grand dommage de côtoyer, de posséder en soi tant de possibilités de mérites, de rédemption, et de les laisser perdre ? Oh ! si nous savions le prix ou le rendement de toutes ces circonstances mortifiantes, si nous savions la vertu que recèle le moindre des renoncements pour qui est en état de grâce, quand il est uni aux immolations du Sauveur, quel surcroît de gloire en reviendrait à Dieu et quels trésors nous amasserions pour l'éternité !

Avant de terminer cette série d'instructions, je jetterai un dernier cri d'alarme et vous adresserai un dernier appel.

Un renouveau catholique s'annonce, il est vrai, dans les hautes sphères sociales et dans les rangs de la jeunesse, des jeunes gens surtout. C'est l'heureux résultat de l'Action catholique tant recommandée par le Souverain Pontife et organisée aujourd'hui dans tous les diocèses. Saluons avec joie cette rénovation pleine d'espérance.

Mais à côté de ce mouvement auquel nous devons une élite d'âmes et qu'une élite plus nombreuse accélérera encore, nous constatons avec douleur que l'hostilité contre Dieu et contre l'Eglise se fait toujours plus perfide, plus hypocrite, que le retour au paganisme — avec l'idée religieuse en moins toutefois — s'accentue de jour en jour, que l'indifférence, l'areligion gagnent comme une gangrène, envahissant les villes et les campagnes. L'argent et le plaisir absorbent toutes les activités.

Plus que jamais, il nous faut de vrais chrétiens qui prennent au sérieux leurs devoirs individuels, familiaux et sociaux, qui suivent toutes les consignes de l'Eglise, qui en observent toute la morale, qui réagissent contre tous les faux principes, contre les entraînements aujourd'hui en cours, voire même en matière de modes, de sports, de justice, de divertissements balnéaires et autres.

Est-ce l'heure des fêtes ruineuses, des folles prodigalités, des funestes concessions, des compromissions suspectes, des honteuses alliances de la vérité et de l'erreur, du bien et du mal, de la piété et de l'esprit mondain ?

Aux grands maux les grands remèdes. Eh bien ! puisque les plus grands maux sévissent parmi nous et ravagent notre patrie, employons le suprême remède du sacrifice, du renoncement.

Debout donc, m. f., pour notre renouvellement chrétien, pour la restauration de Dieu dans nos lois, dans nos institutions, dans nos mœurs, pour le rétablissement de ses droits ! Debout ! Dieu le veut ! Ainsi soit-il.

FIN

LES PERSONNAGES ÉVANGÉLIQUES

LXXX

L'ENFANT AUX CINQ PAINS

Si Notre-Seigneur se plaisait à revenir souvent prêcher dans la région qui avoisine le lac de Génésareth, ce n'était pas seulement parce que la Galilée était son pays d'origine. D'autres considérations le poussaient à évangéliser ce pays d'une façon plus particulière.

I

D'abord, dans cette contrée déjà éloignée de Jérusalem, l'influence des scribes et des pharisiens se faisait moins sentir qu'en Judée ; puis les ennemis du Sauveur pouvaient difficilement le poursuivre dans une province lointaine pour le harceler de leurs questions insidieuses ; enfin les populations galiléennes, plus franches, plus spontanées, se prêtaient beaucoup mieux à l'action de la grâce. Sans doute, dans chacune des douze tribus d'Israël, le Messie avait recruté des adeptes et, partout où il passait, des groupes nombreux se formaient pour le suivre, ne fût-ce que par curiosité et dans l'espoir d'assister à un miracle. Mais c'était surtout dans les alentours du lac de Tibériade que les foules étaient denses et ferventes.

On put le constater une fois de plus, un jour que Jésus s'était rendu dans la bourgade de Bethsaïda-Julias, située au nord-est du lac, et qui était la petite patrie de S. Pierre. Aussitôt que se fut répandue la nouvelle de son passage, de toutes parts une véritable marée humaine déferla autour de lui. C'était à qui pourrait frôler le bord de sa robe, entendre quelques-uns de ses mots souverains ou tout au moins l'apercevoir pour recueillir ses bénédictions.

Le bon Maître ne laissa pas perdre une occasion si favorable de répandre la vérité éternelle. Secondé par ses apôtres, il se mit à instruire les gens qui se trouvaient auprès de lui. Mais d'autres arrivaient sans cesse et il fallait continuer perpétuellement la prédication, en faveur d'un auditoire toujours croissant et toujours plus pieusement disposé. Les choses en vinrent à ce point que les disciples, à bout de forces, résolurent de s'octroyer quelques moments de répit. Mais ils étaient si bien pressés, sollicités de toutes parts, qu'ils furent contraints de se réfugier avec Jésus dans une barque et de voguer vers le large, pour pouvoir goûter un peu de tranquillité.

Leur éloignement, toutefois, ne découragea pas les fidèles qui s'étaient assemblés sur la plage et qui attendaient patiemment que le Rédempteur

jugeât bon de retourner au milieu d'eux. Quand l'esquif revint vers la côte, la foule n'avait fait que s'accroître. Comme elle s'entassait trop, faute d'un espace suffisant, le bon Jésus, attentif aux moindres détails, se dirigea vers une colline toute proche et entraîna ainsi à sa suite les flots du peuple.

Quand il fut parvenu au sommet de l'éminence, il leva les yeux sur la multitude qui l'entourait. Elle s'étendait bien au loin et aurait pu se chiffrer par plusieurs milliers de têtes. Or le soir allait tomber et, depuis le matin, soutenues seulement par l'ardeur de leur zèle, la plupart de ces personnes n'avaient pris aucune nourriture. Il fallait d'urgence venir à leur aide. D'ailleurs, il était absolument impossible de les renvoyer dans leurs différents villages, non seulement à cause de la nuit qui allait venir et aurait rendu la route périlleuse, mais aussi parce que leur état d'épuisement ne leur aurait pas permis de supporter les fatigues d'un trajet qui, au moins pour un certain nombre, était long.

Il ne fallait pas non plus songer à faire venir sur place les approvisionnements nécessaires, car il eût fallu beaucoup trop de temps à un émissaire pour se rendre dans une ville et y réunir des vivres en quantité suffisante. Puis le transport de tout ce ravitaillement aurait demandé plus de temps encore. La situation était donc critique, d'autant plus que la montagne sur laquelle on se trouvait était ordinairement déserte et ne présentait aucune ressource.

L'immense foule, cependant, ne se préoccupait pas le moins du monde du danger auquel elle risquait de se voir bientôt exposée. Captivée par les doctrines célestes du Messie, elle ne songeait nullement aux besoins matériels de la terre et, du reste, si quelqu'un avait éveillé son attention sur ce point, au lieu de se livrer à quelque panique folle, elle se serait tout simplement remise, en toute confiance, au pouvoir surhumain de Celui qui l'avait subjuguée.

II

Jésus connaissait bien ces dispositions et d'ores et déjà il était tout prêt à les récompenser par un miracle éclatant. Mais, afin de mieux faire comprendre à tous l'importance de la grâce extraordinaire qu'il allait accorder, et aussi dans le but de bien fixer le souvenir de l'événement dans la mémoire des siècles futurs, il souleva la difficulté avant de la résoudre.

L'affirmation que nous émettons n'est pas une simple hypothèse, car l'Evangile de S. Jean note d'une façon expresse, à propos de la question que le Christ posa à l'un de ses disciples et que nous allons rapporter : « Il disait cela pour l'éprouver, car lui savait bien ce qu'il allait faire. »

Jésus, donc, s'adressa à Philippe et, lui montrant la multitude qui s'étageait sur les pentes de la colline, il lui dit : « Où achèterons-nous du pain pour leur donner à manger ? » Le bon Philippe se déclara aussitôt incapable de résoudre le problème : « Quand même nous achèterions pour deux cents deniers de pain, dit-il, cela ne suffirait pas. »

La valeur du denier a beaucoup varié suivant les régions et les époques. En Palestine, et aux temps messianiques, elle devait être équivalente, suivant la plupart des bons auteurs, à 0 f. 78. Deux cents deniers égalaient donc, à peu près, cent cinquante-six francs. Il est probable que la petite bourse où les disciples recueillaient les aumônes offertes au Maître n'avait jamais contenu une somme pareille, d'autant plus que Jésus n'aimait point que l'on thésaurisât et faisait distribuer aux pauvres, sans retard, les secours qui lui provenaient de la libéralité de ses fidèles. Mais, ainsi que nous l'avons dit, eût-on disposé de cet argent, on n'aurait pas pu trouver sur place des fournisseurs pour l'échanger contre des denrées. Cette raison interdisait aussi de songer à faire une collecte parmi le public, afin que les riches puissent, ce soir-là, aider à la nourriture des pauvres.

Philippe se trouvait donc fort embarrassé lorsqu'André, frère de Simon-Pierre, vint à son aide. Timidement il annonça qu'il avait remarqué un enfant qui portait cinq pains d'orge et deux petits poissons.

C'est ce qu'attendait le Seigneur. Humainement, il était invraisemblable qu'une aussi mince ressource pût être de quelque utilité pour des milliers de personnes. Mais les vues du Très-Haut diffèrent absolument des nôtres, qu'elles dominent de toute la hauteur infinie de leur puissance et de leur sagesse. Ce fut donc ce petit enfant inconnu que le Christ choisit pour être l'instrument, ou, comme diraient les scolastiques, la cause occasionnelle du miracle.

Qui était-il ? L'Evangile ne nous a pas conservé son nom. Peut-être avait-il accompagné ses parents à la recherche de Jésus ; mais cette hypothèse paraît peu vraisemblable si l'on veut bien réfléchir que, dans ce cas, le Messie se serait plutôt adressé à son père pour obtenir la cession de ces quelques pains qui allaient nourrir tout un peuple. Mieux vaut donc penser qu'il était venu tout seul, poussé par une grâce intime ou par la simple curiosité naturelle à son âge. On peut même se demander s'il n'était pas un de ces petits marchands d'occasion qui se retrouvent toujours là où il y a une grosse agglomération populaire. Il avait peut-être compris que l'occasion se présenterait à lui de gagner quelques pièces de monnaie en offrant aux uns ou aux autres les maigres vivres dont il disposait.

Ces victuailles, d'ailleurs, n'avaient rien de particulièrement délicat. Elles consistaient non pas même en pains de froment, alors réservés aux tables riches, mais en pains d'orge, cuits sous la cendre, ainsi qu'il était d'usage d'en manger dans les ménages humbles ou médiocres.